

La maison grise

Je suis rentrée dans la maison de mon enfance, dans ma maison.

Les transformations qu'elle a subies au cours des années en ont peu changé l'aspect extérieur. Le petite dôme devenu partie intégrante du toit est un agrément qui, de près et de loin, la rend encore plus accueillante.

A ce point élevé du hameau, à distance presque égale des deux principaux villages, elle fait face au Jura qui se dresse dans sa splendeur austère.

Du côté nord, un mamelon herbeux essaie de lui cacher le lac, mais les bords mal abrités en trahissent l'existence et les divers aspects du ciel se reflètent dans les fragments de ce miroir lointain, mais réel.

A l'ouest, la forêt profonde qui sépare mon petit pays paisible de la France déchirée, la forêt verte aux senteurs de fougère.

De la route principale, à l'angle nord-est de la terrasse, se détache un embranchement qui conduit à la frontière. Les chevaux descendent ce chemin à pas lents, charriant les longues et lourdes billes de sapin écorcé vers la scierie ou la gare. Les douaniers y sont jour et nuit en service actif.

Et ma maison, en vigie, semble posée là tout exprès, pour diriger, ordonner le trafic, surveiller gens et bêtes.

Elle était autrefois la demeure d'un modeste horloger qui en avait choisi l'emplacement, assemblé les matériaux, élaboré les plans. Il avait fixé devant les fenêtres le solide établi où il maniait adroitement la lime et le burin. A l'heure des repas, un énergique coup de cloche avertissait l'horloger. Il se levait alors, repoussait sa chaise, ôtait sa loupe, se frottait les yeux et descendait à la cuisine où la table était dressée.

C'était là ma maison, mon univers peuplé de présences bienfaisantes, le seul endroit du monde où il me paraissait possible d'être pleinement heureux.

Ces présences, l'une après l'autre, s'en sont allées. Elle seule est restée, semblable et pourtant différente.

Comme une peinture fraîche recouvre une fresque aux tons pâles, son visage actuel efface les traits originaux qui restent gravés au fond de ma mémoire.

Maintenant elle est remplie des appels répétés du téléphone, des piailleries d'enfants, et du bruit des gros souliers ferrés faisant la ronde et donnant nettement une impression de sécurité. Pèlerines en gros drap gris-vert, chapeaux relevés sur le côté, fusils imposants et redoutables, entrent, sortent, s'étalent avec complaisance, attestant la surveillance incessante de la frontière. Parfois la porte s'ouvre ou se ferme sur quelque contrebandier pris au piège ou quelque réfugié aux abois. Tout un monde s'y agite et s'y démène de l'aube à la nuit tombante. Elle porte, fixée au mur, la marque de sa destination présente.

Quelques fois, le soir, au clair de lune, je m'achemine vers ma maison. Silencieuse et endormie, elle m'apparaît de loin comme dans un rêve. On n'entend que le bruit toujours entendu de la fontaine. Les sorbiers et les platanes, vieux témoins continuent à agiter doucement leurs feuilles dans l'air du

soir. Emue et ravie, je la retrouve enfin, ma maison d'autrefois, et je tends les bras pour étreindre sa personnalité véritable. Car c'est ainsi, mystérieuse et recueillie dans la douce clarté lunaire, qu'elle laisse paraître l'image de son lointain passé.

Toute médaille a son revers. La solitude est le revers de l'indépendance.



La maison grise, soit l'ancienne douane de Derrière-la-Côte, lieu de naissance et de vie de Rose Guignard.